

METZ-PLAGE une histoire vieille de presque 100 ans !

« Le maître-nageur était très beau. Il avait toujours un peigne sur lui, glissé dans son maillot. Toutes les filles n'avaient d'yeux que pour lui ! »

Anne Delrez confie volontiers des anecdotes sur la première piscine extérieure de France en faisant défiler des photographies sur sa tablette, au bord de la Moselle, square du Luxembourg, en ce lundi frisquet du mois de février.

Les photographies comme seules témoins

Anne DELREZ c'est la directrice de la conserve-rie « un lieu d'archives » qui se trouve à Metz. En 2007 elle a lancé un appel à collecte aux Messins et demandé de rapporter des photographies de celle qui fut la première piscine extérieure en France en 1933. En contrebas du Square du Luxembourg où se trouve l'actuelle piscine municipale, s'est ouvert en juillet 1934 la première plage urbaine « METZ-PLAGE », qui a pris le nom de l'association qui l'a créée.

La piscine pour tous

Cette piscine était très populaire dans les années 30, toutes les classes sociales s'y retrouvaient, l'entrée n'était pas chère. « Beaucoup de gens ont appris à nager dans cette piscine » commente Anne Delrez en montrant une étrange photo sur laquelle des enfants, tels des canards, semblent mimer des mouvements, à l'extérieur d'un bassin rempli d'eau. L'apprentissage de la natation autrefois réservée à une élite se démocratise dans les années 30, on découvre les « loisirs ».

Un bar, une grande étendue de verdure, des cabines, un restaurant et d'autres nombreuses installations, tout est fait pour rendre ce lieu attractif. Par exemple, durant l'été 1934 l'association Metz-Plage met en place des animations avec le concours de la brasserie Amos toute proche : concours de quilles, bals, etc...Le succès est au rendez-vous. Les photos qui défilent sur la tablette de Anne Delrez sont noires de monde !

Naissance et disparition d'un complexe hors normes

Au départ c'est « la construction d'un complexe nautique double, composé d'une piscine couverte et d'une plage urbaine » qui a été votée par la municipalité en février 1934. La piscine couverte ne sera construite qu'en 1937. Les travaux démarrent rapidement et la nouvelle plage urbaine est inaugurée le 23 juillet 1934. C'était un complexe novateur avec des bassins de 25 et 50 mètres de long, des pataugeoires, des plongeoires, une alimentation en eau recyclée du fleuve, des gradins pour les spectacles nautiques, des jeux pour enfants. Ce nouvel espace de loisir connaîtra quarante ans de succès.

Difficile de connaître la cause exacte de sa fermeture. Au début des années 1970 les installations deviennent vétustes et la Moselle plus polluée. Les recettes vont baisser régulièrement et les dégradations du terrible hiver 1983 vont précipiter sa fermeture. Elle aurait donc fermé pour cause d'inondations successives ainsi que de problèmes financiers ; de plus la concurrence est rude avec les deux nouvelles piscines ultra modernes qui voient le jour dans l'agglomération. Metz-Plage a été recouverte dans les années 80. Tout a été rasé. Ne restent que les photos. Difficile de s'imaginer un espace de loisirs à la place du triste parking sur lequel Anne Delrez essaie de redonner vie à cette époque grâce à ses photos. Le bruit des moteurs a remplacé les cris et les rires des enfants qui pataugeaient dans les bassins. Finies les baignades dans la Moselle ? Peut-être pas...Un nouveau projet est à l'étude au plan d'eau. A suivre.

Le geste de Verdun : un symbole universel non prévu

C'était le 22 septembre 1984, le président MITTERRAND et le chancelier KOHL, étaient unis main dans la main sur le champ de bataille de Verdun, un geste fort alors que 40 ans plus tôt, la France et l'Allemagne étaient en guerre. Cette photo et bien d'autres sont actuellement exposées au Centre mondial de la Paix.

S'il est une photo qui symbolise l'amitié franco-allemande, c'est bien cette photo visible dans le cadre de l'exposition « Drôles de Paix 1945-2019 », au centre mondial de la paix à Verdun. On peut y voir le président Mitterrand et le chancelier Kohl unis main dans la main, devant une couronne de roses marchant sur un chemin où des centaines de milliers de soldats allemands et français furent tués.

Aujourd'hui et depuis bientôt 40 ans, cette photo est considérée comme un symbole de réconciliation même si ce geste, surnommé depuis « le geste de Verdun » n'était en fait pas prévu. On ressent une belle amitié, profonde et sincère, entre ces deux hommes car ils ne craignent pas de se tenir la main en public. Ce qui nous prouve que, même si deux pays ont été en guerre auparavant, ils peuvent redevenir amis des années plus tard. Après que le couple Konrad Adenauer et Charles de Gaulle scella l'amitié franco-allemande dans le Traité de l'Élysée et bâtit la Communauté Economique Européenne, le chancelier Kohl écrivit le 13 juillet 1986, à François Mitterrand en disant « Ces progrès n'auraient pas été possibles sans l'intense engagement de la présidence française et surtout le dévouement personnel que vous y avez apporté ».

Le centre mondial de la paix à Verdun est un site dit « d'art et d'histoire » car il évoque toutes les guerres, que ce soit celle de 1914-1918, celle de 1939-1945, ou encore la guerre froide. Il organise également de multiples

événements sur le thème de la paix tout autour du monde. Il est aussi défini comme un haut lieu privilégié d'échanges et de rencontres. Le centre mondial de la paix possède des salles de réception d'une capacité de 20 à 300 personnes.

Etabli dans l'ancien palais épiscopal en 1990, le centre mondial de la paix accueille aujourd'hui des milliers de personnes par an. C'est un lieu de mémoire qui a pour mission d'apprendre aux générations futures comment s'est déroulé l'histoire afin que les erreurs du passé ne se renouvellent pas.

Le centre mondial de la paix offre différentes expositions, qui varient au fil du temps. Actuellement, on peut en voir trois : « Drôles de paix : 1945-2019 », « Trésors de Diplomatie » et « Ukraine, Guerre Totale ». L'exposition « Drôle de paix » nous relate 70 années de paix toute relative en Europe, entre Guerre froide et chute du mur de Berlin. « Trésors de Diplomatie » nous dévoile les présents et cadeaux des diplomates faits aux présidents français. Des photos du très récent conflit en Ukraine sont exposés dans les jardins à la française sous l'appellation « Ukraine, Guerre totale ». Toutes ces expositions sont visibles tout l'été, alors n'hésitez pas à y faire un tour, vous ne serez pas déçus.

Ethan Boquet du Lycée André Citroën - Marly

La Conserverie de Metz, leur mémoire c'est la nôtre

Dans le vieux quartier historique de Metz, c'est le seul lieu de conservation de photos de famille en France, dirigé par Anne Delrez, ancienne photographe et artiste.

Un entrepôt de photos

La Conserverie de Metz est un endroit rempli de souvenirs et de la mémoire de milliers de familles. Créé par Anne Delrez en 2011 au cœur historique de la ville de Metz rue de la Petite Boucherie, le but de cette collection de photos est de toucher les personnes. Ce lieu fait revivre des souvenirs par le biais de la mémoire d'autres familles.

Plus de 45 000 photos qui datent de 1840 à 1990 et qui arrivent de France et de pays frontaliers sont rassemblées en ce petit lieu chaleureux. Les expositions ont un aspect minimaliste attirant l'attention sur les photos. La lumière froide plonge l'esprit directement dans les photographies. On retrouve au fond de la pièce un côté plus vintage avec les meubles de travail en bois d'Anne Delrez qui rappellent l'époque de tous les clichés et rajoutent une touche d'histoire au lieu.

Un rapport intime avec la mémoire

Un passage à la Conserverie de Metz peut être un moment émouvant. Il arrive que des gens ayant perdu la mémoire viennent et retrouvent leur jeunesse à travers les souvenirs des autres. Anne Delrez nous dit « *Les photos aident pour la reconnaissance de la mémoire* ». Trouver des souvenirs de familles qui ressemblent à la nôtre est assez fréquent.

Ici le but est de raconter une histoire collective. Anne affirme que les clichés qui l'intéressent le plus sont ceux les plus classiques, de familles qui sont toutes les mêmes. Chaque moment retrouvé

dans ces portraits traduit une émotion que chacun a déjà vécu un jour.

Une galerie de présentation

La Conserverie est également un lieu d'exposition. Les photos mises en avant sont pour la plus grande partie des photos simples avec des moments de vie heureux. On retrouve souvent des enfants et des voyages à la plage. Avant d'exposer les photos, Anne les nettoie et refait la colorimétrie afin de montrer les photos sous leur meilleur jour. Le stockage des clichés se fait dans du papier de soie. Les albums sont rangés minutieusement dans des boîtes puis dans des armoires et classés par thèmes. Les photos les plus vieilles et les plus fragiles sont gardées dans des plaques de verre pour ne pas les froisser.

L'exposition du moment

L'exposition du moment va durer un mois, c'est celle de Sabyl Ghoussoub, un Libanais venu en France ayant gagné le prix Goncourt des lycéens. Il a été obligé de rester en France. Sabyl expose ici les photos de sa famille en France, c'est un moyen pour lui de transmettre son histoire et l'exil de son pays. Cette collaboration entre Sabyl Ghoussoub et Anne Delrez renvoie à des souvenirs touchants, parfois difficiles mais qui savent nous faire vivre l'histoire de personnes que l'on ne connaît pas. Le rapport à la mémoire y est très touchant et intime entre les familles que l'on observe et nos propres souvenirs.

POSLEDNIK Hannaëlle é TASKIN Dilayda

« BIENVENUE EN ENFER, JE SUIS SATAN ! »

Paroles d'Hampfen, commandant du fort pour souhaiter la bienvenue aux prisonniers détenus à Fort Queuleu, une annexe du Struthof.

L'arrivée au Fort Queuleu

Durant la Seconde Guerre mondiale, pour libérer les prisons messines surchargées, ce fort a servi de camp de prisonniers. Comme il était loin du centre, tous les actes de torture pouvaient y être pratiqués.

Hier soir, je suis arrivé dans une prison qui m'est inconnue, enfermé ici pour une raison qui m'échappe complètement. Les conditions sont épouvantables ». En entrant, un SS me dit : « Bienvenue en enfer, je suis Satan ! A partir de maintenant tu te nommeras 069. »



Le début de la déshumanisation

Je suis jeté dans un escalier. Je dois courir dans un long couloir (plus de 270 m de longueur). Une fois l'épreuve de l'escalier passée, je me retrouve en bas de celui-ci, complètement meurtri. Mes yeux sont bandés, les bras et les jambes attachés. On me demande de courir à l'aveuglette dans ce long couloir, très long couloir qui paraît interminable. Tout est prétexte à la violence. Si je tombe, si je n'arrive pas à marcher ou à rester debout, je suis roué de coups.

Je ne sais même pas de quoi je suis entouré. Je peux entendre les hurlements des prisonniers enfermés dans les autres cellules. Je suis effrayé, désespéré, fracassé, et je ne sais pas combien de temps je vais devoir passer ici.

Les SS nous fouettent tout le temps, font des jeux de tortures et ne nous donnent aucune information sur la durée de notre détention. Je suis constamment hanté par le bruit et la froideur qui m'entourent. Je n'ai droit qu'à une petite couverture. Je passe mes journées à me demander pourquoi je suis ici et ce qui va m'arriver. Je n'ai aucun moyen de communiquer avec ma famille ou mes amis pour leur faire savoir où je suis et ce qui se passe.



Totalement impuissant, isolé du reste du monde

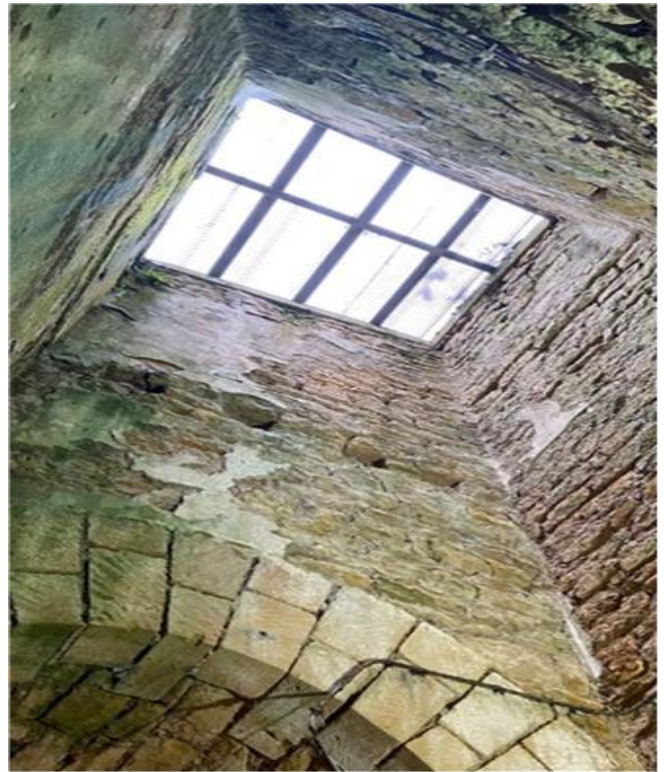
Je prie pour qu'un jour, je puisse être libéré et retourner à ma vie normale. Mais pour l'instant, je suis prisonnier au Fort de Queuleu...



Une échappatoire et l'espoir revient

Je me souviens du jour où nous avons planifié notre évasion de notre prison.

Nous étions six et j'étais l'un d'entre eux. Nous avons décidé de nous échapper en profitant de l'absence du commandant. Avec l'aide du capo, un Français à la solde des Allemands, et de quelques autres détenus, prêts à faire diversion.



Au départ, nous avions caché une barre de fer dans un tas de bois, en espérant que personne ne la trouverait.

Mais lorsque le moment fut venu de l'utiliser, nous avons eu peur que le gardien la découvre, alors nous avons rapidement changé de plan et l'avons cachée dans une fosse septique.

Nous avons utilisé la barre de fer pour escalader le mur et forcer la trappe. Finalement, seulement quatre d'entre nous ont réussi à s'échapper.

Nous avons été reconnaissants envers ceux qui nous ont aidés à y parvenir.

C'était une expérience incroyablement stressante, Mais je suis heureux d'avoir réussi à m'enfuir pour retrouver la liberté.

Je suis à nouveau un homme.

Justin FUCHS et Noan MERENS

Lycée Gustave Eiffel de Talange

Les coulisses de l'Opéra-Théâtre de Metz

Vendredi 3 mars, sous un ciel ensoleillé, Anaïs Bonhomme, Chargée des Publics à l'Opéra-Théâtre de Metz, nous accueille place de la Comédie dans le cadre privilégié de l'île du Grand Saulcy. Les cloches de la cathédrale Saint Etienne rappellent la proximité du centre-ville et le passé médiéval de Metz.

Inauguré en 1752, le majestueux bâtiment de l'Opéra-Théâtre exprime la volonté du Maréchal Belle-Isle, Gouverneur de la ville, de moderniser Metz la médiévale. Ainsi, la place de la Comédie devient haut lieu des arts et de la culture. Comme la cité, le bâtiment évolue. Au XIXe siècle, Charles Pêtre sculpte le fronton et les Muses qui ornent l'Opéra-Théâtre.

Quittons le parvis pour franchir les portes de l'Opéra qui dévoilent un théâtre à l'italienne. La salle a un petit air hors du temps avec ses sièges moelleux de velours bordeaux ses moulures dorées et le plafond à l'allure d'un ciel couleur rosée. Peu importe où vous vous situez, la forme en fer à cheval du lieu permet de profiter de la magie sur scène et de la musique, que vous souhaitez écouter attentivement à l'orchestre ou bavarder au poulailler.

A l'Opéra-Théâtre, " c'est une maison de production !" annonce avec fierté Anaïs Bonhomme. 30 métiers différents collaborent à la création de 7 spectacles par an. Pour un spectacle, il faut 2 ans de production, dont 1 an avec la collaboration de toute l'équipe ! Sacré effectif !

Éric Masson : costumier depuis 20 ans

Guidés dans le salon du préfet, nous découvrons une petite salle aux murs rouges et aux détails crème. Les chaises rouges aux moulures dorées et les photos des représentations passées donnent une ambiance raffinée au lieu. Nous retrouvons Éric Masson, costumier de l'Opéra-Théâtre depuis 20 ans. Titulaire d'un BAC de comptabilité, il suit deux formations AFPA de couture industrielle et sur mesure car dit-il "J'ai toujours été créatif de mes mains". Éric Masson travaille en équipe avec son chef Dominique Burté et 3 autres costumières.

Comment crée-t-on un costume ? Après concertation avec le Metteur en scène, la création débute par une maquette, qu'il approuve par la suite. Puis, on mesure et on choisit les bonnes couleurs. Le tissu arrive, commence la confection !

Puis les essayages, la Costumière, les dernières finitions et voilà, un costume prend vie !

Éric Masson nous invite à traverser la scène jusqu'à l'atelier costumes. On découvre alors l'envers du décor : les pièces dans lesquelles les comédiens peuvent se changer entre les scènes. Dans l'atelier résonne d'une musique calme animant l'endroit. La pièce fait 40m2, avec de grandes fenêtres permettant une lumière naturelle, l'endroit est convivial. Les costumiers travaillent dans un endroit restreint, proches les uns des autres et nous saluent chaleureusement. Tissus et matériaux remplissent les étagères et les machines prennent tout un espace.

N'attendez plus, venez vivre une expérience inoubliable et laissez-vous emporter dans un monde merveilleux le temps d'une soirée par la formidable équipe de l'Opéra-Théâtre !

Camille, Claudia, Léa, Morgane, Shana,
Lycée Fabert, Metz

FAMECK : DES LYCÉENS À LA RUE !

Des élèves de Seconde du lycée professionnel Jean Macé de Fameck se sont rendu(e)s en ville ce mardi 7 février 2023. Leur objectif : retrouver la mémoire !

Quel est le point commun entre les De Wendel, Amilcar Cabral, Jeanne d'Arc et le Krebsbach ? Fameck !

Si les élèves de 2GTL2 se sont retrouvé(e)s « à la rue » en cet hiver, c'est pour étudier les odonymes¹ de la ville où elles et ils étudient. Accompagné(e)s de leurs enseignants, Samuel Debondu et Jonathan Pirez-Huart, les jeunes ont arpenté les rues de Fameck afin d'y retrouver la mémoire. Une amnésie collective ? Non, une démarche : comprendre « sur le terrain » comment leur ville valorise sa géographie mais aussi des morceaux de son passé, de l'histoire locale, régionale, nationale et internationale.

Une démarche d'investigation

Cette excursion s'inscrit dans le cadre des ateliers d'écriture du *Festival Le Livre à Metz* qui a lieu cette année du 14 au 16 Avril au sein de la capitale lorraine. L'étude des odonymes s'est imposée en raison du thème, la mémoire, et de la volonté du lycée de favoriser la connaissance de l'environnement proche et la mobilité des élèves. Un travail d'historien(ne)s en herbe a été mené : consultations d'archives, de cartes et recherches documentaires. Trois regards sont venus s'ajouter. Lucie Bouvarel, journaliste au *Républicain Lorrain*, a d'abord expliqué les bases de la rédaction. Puis en février, Michel Liebgott, Maire de Fameck, a été interviewé avant que Stéphanie Pirez-Huart, Docteure en Histoire et enseignante au lycée Hélène Boucher de Thionville, autrice d'un article sur la mémoire dans la ville pour Valenciennes (Nord) n'apporte son œil d'historienne.

Dénommer les rues, un acte politique

M. Liebgott rappelle que nommer une rue est un pouvoir du Maire : « *parfois c'est le Maire ou le Conseil Municipal qui propose, mais on peut aussi solliciter la population. [...] Des fois, on n'a pas*

d'idées ! ». La veille de l'entretien les futures rues ont été nommées, en référence à la toponymie locale : la rue des Grands Champs (lieu-dit) et la rue de Ladelle (cours d'eau). « *La dénomination a lieu bien avant l'installation des personnes ou des entreprises* » précise M. le Maire.

Mme Pirez-Huart a également insisté : « *Nommer une place ou une rue, c'est un acte politique, c'est créer une image de la ville, le souvenir que l'on veut transmettre à la communauté* ».

Une image de la ville

Pour Fameck, elle explique que « *les noms des grands personnages permettent d'inscrire la ville dans une dynamique nationale. [...] Les prénoms des femmes de la famille De Wendel montrent l'empreinte du paternalisme industriel de la région* ». Plus largement, « *même choisir le nom d'une fleur est un acte politique, cela montre l'absence d'autres idées ou la volonté de ne froisser personne* ». Le plan d'une ville est donc la construction d'un souvenir par et pour les politiques et la communauté.

C'est inscrire une ville dans un territoire (rue d'Uckange), rendre hommage à un lieu, un événement (rue du 19 mars 1962) ou à une personne. En France, seule Fameck a une place Almicar Cabral. L'empreinte lorraine existe aussi : place Édouard Bolazzi (Résistant), rue du Général Henry (réhabilitation).

C'est aussi raconter l'histoire de la construction de la ville (rue de la Centrale, avenue Bosment). C'est enfin un clin d'œil au folklore local comme la rue du Renard et sa légende.

Parfois, la mémoire se perd et le nom de la rue devient une énigme. C'est le cas de la rue des Olcles. Si un lecteur ou une lectrice a l'explication...

Les élèves de 2GTL2 du LP Jean Macé de Fameck

¹ Noms des rues et des places, des voies de communication

Cap vers la sidérurgie – Une histoire de cœurs

C'est avec un regard ému, rempli de souvenirs, que Marcel Koch, ancien sidérurgiste à Rombas, revient sur les lieux de son ancienne usine : celle pour laquelle il a vécu pendant 29 ans, celle qui a rythmé sa vie et fait battre le cœur économique de la région. Il revient sur ce passé qui renaît à travers le projet des Portes de l'Orne.

« Ici, c'était la maison des syndicats ! » s'exclame Marcel, le cœur gonflé de fierté. Un peu perdu, il ne reconnaît pas les lieux, transformés par une architecture moderne. Cette maison, devenue un tiers-lieu, semble n'avoir plus rien à voir avec celle d'autrefois.

Sidérurgiste pendant 29 ans

Aujourd'hui âgé de 73 ans, Marcel, empreint d'une grande amertume, revient sur ce qu'il a vécu à l'usine. « J'étais mécanicien au train des palplanches ! 56 heures par semaine et un repos compensatoire tous les trois mois ! » Après avoir débuté son apprentissage de 3 ans en 1964, il est arrivé sur le site de Rombas, en septembre 1967. A l'époque, ce n'était pas une vocation de père en fils, mais plutôt un chemin tout tracé. Son arrière-grand-père lui-même avait participé à la construction de l'usine en 1880 : « Regardez, mon grand-père est ici, au milieu de la photo ! » montre-t-il, en pointant du doigt la couverture d'un ouvrage de Jean-Jacques Sitek, historien local.

Il raconte la poussière de l'usine, ses gaz dangereux, sa graisse évacuée au kilomètre 7 à Amnéville, le ciel qu'elle rougissait chaque nuit et sa chaleur intense. Il parle des accidents de travail et des copains partis trop tôt ... à cause d'elle. Malgré tout cela, il ne cesse de la regretter, encore et toujours.

1993, la fin d'une époque

« C'est fini tout ça ! On était tous unis et ce qui me manque... c'est les camarades », livre-t-il, un petit sourire au coin des lèvres. En 1993, l'usine ferme ses portes. C'est un tournant pour Marcel et tous les autres : primes de

licenciement, chômage, reconversion forcée, drames familiaux. Une page se tourne définitivement. De cette époque, il ne reste que les friches, au loin, derrière Marcel... une photo à la légende soigneusement manuscrite : « Dernière palplanche laminée, 30/07/1993 »... Et ce petit livre rouge, que tient précieusement entre ses mains le mécanicien rombasien : *Catalogue des palplanches en acier – Larssen – Rombas, édition 1982*. « J'y tiens à ce catalogue vous savez ! C'est tout ce qu'il me reste de cette époque », se confie-t-il, le cœur lourd et les yeux mouillés.

L'attachement de Marcel à son usine n'a pas été terni par le temps qui passe, ni par les opérations de démolition. Il reste intact, profondément ancré en lui, les palplanches au cœur. C'est un peu comme s'il avait toujours refusé cette rupture, jamais fait son deuil. Quant au projet du Cap Orne, il semble ne pas y croire et refuse que l'on transforme son usine en lieu de coworking du XXI^{ème} siècle.

Marine Capone et Emma Diedrich 2^{nde} 5 et 10
LGT julie Daubié ROMBAS

L'église Sainte Thérèse : **30 ans qu'elle est malade, 30 ans pour la soigner**

C'est église Messine est classée monument historique. A première vue, elle ne donne pas envie de s'y arrêter, pourtant une fois à l'intérieur on y découvre un lieu spacieux et original dotée d'une beauté singulière. Si l'on va au-delà du fait que c'est un lieu utilisé quotidiennement, elle se démarque de toutes les autres par ses caractéristiques innovantes et son histoire bien à elle.

C'est en 1926, à la suite du projet innovant de l'architecte Roger Henri Expert que la construction de l'église a débuté. Ce monument est un témoin du temps qui passe, sa construction ayant été retardé par de nombreux évènements. Elle aura finalement été inaugurée en 1954, quelques années après la Seconde Guerre Mondiale. Son style est un mélange de tradition, car elle est composée d'une nef, des bas cotés ou encore d'un chœur, et de modernité puisqu'elle est faite en béton, ce qui montre d'ailleurs son originalité. Même si les vitraux sont la force de cette église, ils font aussi sa faiblesse.

Les couleurs chaudes des vitraux donnent vie au béton et mettent en valeur les plus de 1000 m² qu'ils occupent. Ils classent ce lieu de culte en deuxième position de ceux qui ont le plus de vitraux en Moselle. Pour leur restauration, une volonté domine : celle de conserver les techniques propres à son créateur, Nicolas Untersteller.

Comme l'a dit le curé, Jean-Marc Altendorff, leur but est de rénover pour conserver la mémoire, mais aussi les liens humains qui ont été créés autour de ce bâtiment. A savoir que cette église a des vitraux claustras uniques en France, qui sont composés de trois épaisseurs de résille, comme l'explique Hugues Duwig, l'architecte du patrimoine. Malheureusement, de la saleté s'est accumulée sur les vitraux, ce qui entraîne une baisse de la luminosité et un nouveau problème auquel il faudra faire face pendant la rénovation : les nettoyer tout en les préservant. En effet, les vitraux remplaçant la toiture ne peuvent pas rester dans leur état actuel parce qu'ils causent des problèmes d'infiltration. Temporairement, des bâches extérieures ont été installées. Mais la rénovation de l'église restera impossible tant qu'aucune technique pour restaurer des vitraux ne sera trouvée.

« J'étudie le monument dans sa totalité pour réussir à le comprendre et j'essaie de connaître l'origine des difficultés que le bâtiment peut rencontrer pour trouver le remède adapté » témoigne l'architecte en charge de l'évaluation des travaux à réaliser.

« Après des diagnostics, le coût des travaux pourraient aller jusqu'à 6 millions d'euros » confie Mathieu Ginot, le président du conseil de fabrique. Le temps de rénovation pour l'église est estimé à 30 ans. Il y a déjà eu une tentative de rénovation des vitraux à l'atelier Javel de Paris mais, depuis 1997, rien n'a été fait et les vitraux n'ont pas été restitués. Une solution avait été trouvée par un maître verrier qui nécessitait l'utilisation de dalles de verres mais cette solution était trop onéreuse, a précisé le même intervenant.

Le curé peut donc préparer ses seaux car l'église ne semble pas en passe d'être sauvée des eaux.

Eva Chalupka, Selma Abtal, et Alicia Cadau
Lycée Louis Vincent, Metz